

1

J'ai vu le jour à Cannes, aux alentours de minuit. Ma mère a souffert pour me mettre au monde. J'étais déjà un peu coincé. Je le fus ensuite une bonne partie de mon adolescence. On me trouvait dissipé, instable, ingérable. Cannes est un sucre qui fond mal. Tous les plus grands acteurs du monde y sont venus. J'ai un avantage sur eux : j'y suis né.

Nous étions établis sur les hauteurs d'Antibes, dans un océan de mimosas et de figuiers. Mon père cultivait l'asparagus, ma mère cultivait la fidélité. Nous n'avions pas un sou. La vie était belle. La Méditerranée nous ouvrait les bras. On m'appelait le petit sauvage.

Un jour, à Juan-les-Pins, mes parents et moi étions sur le port. Juché sur les épaules de mon père, je regardais les bateaux à quai. Que regardais-je vraiment ? À quatre ans, on ne regarde pas : on s'évade, on s'évapore, on danse avec les songes.

En voyant un homme en blanc sur une passerelle, ma mère, qui tenait un petit bouquet de jasmin à la main, a dit :

— C'est Errol Flynn.

— Robin des Bois ! s'est exclamé mon père.

Derrière Errol Flynn, il y avait Bing Crosby, et derrière Bing Crosby, Gary Cooper. Sur la coque du bateau, un nom était inscrit : *Zaca*.

Plus tard, on m'a dit que nous étions en 1957 et que le *Zaca* était le bateau d'Errol Flynn. Je ne suis sûr de rien. On vous raconte des choses, vous croyez vous en souvenir, les avoir vécues, et elles embrouillent la mémoire. Ma mère s'était approchée d'Errol Flynn et lui avait donné son petit bouquet de jasmin. Il l'avait pris, l'avait humé, l'avait accroché au revers de son veston et avait dit dans un français impeccable :

— C'est un beau cadeau. Merci, madame.

Son œil, d'après mon père, s'était attardé sur l'anatomie de cette jeune Française au sourire triste. Grande, élancée, ma mère avait la beauté d'une Bagheera blonde, aux mèches décolorées par le sel et le soleil, avec des brins de lavande piqués dans les cheveux. Intimidée, ne sachant plus quoi dire, elle avait alors balbutié :

— Avez-vous... l'heure ?

Errol Flynn avait éclaté de rire. Puis, détachant le bracelet de la montre qu'il portait au poignet, il la lui avait tendue avec un grand sourire :

— Je n'en ai pas besoin, je ne suis jamais à l'heure.

Et il avait rejoint sur le port Bing Crosby et Gary Cooper, autour desquels une foule de badauds s'agglutinait déjà.

*

— Tu te rends compte, il m'a donné sa montre !

Ma mère n'en revenait pas.

Le soir, pour le dîner, nous avons mangé du lapin et des pommes de terre cuites à l'eau. La montre d'Errol Flynn trônait sur la table. Devant le petit balcon blanc de notre maison, nous étions dehors, caressés par un léger vent d'ail et de linge propre. Le cinéma était chez nous.

Le lendemain, sur les marchés de Golfe-Juan et Saint-Paul-de-Vence, pour se faire un peu de rab, attendu que l'asparagus ne nourrissait pas son homme, mon père déballait et remballait ces chaussettes, tricots et débardeurs que lui confiait mon grand-père maternel. Ma mère supervisait les ventes. Je me demande aujourd'hui encore s'ils pensaient à la montre d'Errol Flynn, rangée dans une boîte grise à chevrons, avec du papier de soie.

*

Lorsque nous avons quitté le Midi pour Paris, j'ai perdu une partie de mon enfance. Notre maison a disparu. L'autoroute de l'Estérel passe dessus.

À Paris, nous avons vécu à Bois-Colombes, chez mon grand-père maternel, puis à Saint-Maurice, chez mon grand-père paternel. On dit que le soleil est l'artiste de la vie. En banlieue, il n'y avait pas d'artiste. Et encore moins de soleil. J'étais désespéré. La mer me manquait.

Plus tard, mon père a loué un garage dans le VIII^e arrondissement, avec mezzanine et vue sur la cour. Comme il faisait des miracles avec le plâtre, la blancheur des enduits nous renvoyait un peu de lumière.

— On va finir par être à l'étroit, avait dit mon père.

Il faisait allusion à la nouvelle arrivante : ma sœur Marie.

On me flanqua à l'école. Le petit sauvage devait apprendre à se discipliner, à s'habiller, à enfiler des chaussures, à lire et à écrire. Je ne pouvais plus marcher pieds nus, nager à la Garoupe, manger les oursins de l'ami Gilbert, foncer avec ma brouette entre les plants de tomates, tirer au lance-pierre sur le chien du père Sicard. Je détestais Paris. Les voitures sentaient mauvais, les gens étaient hargneux.

Pour me venger, je faisais des tours de force. C'est comme ça que j'ai commencé à prendre mes premières raclées.

Inutile de dire que plus personne ne se souciait de la montre d'Errol Flynn. C'était le cadet de nos soucis. Moi encore plus que mes parents. De toute façon, je ne savais pas lire l'heure.

*

13 octobre 1959. Mon père m'emmène au cinéma. Une première. J'ai six ans et demi. *Les Aventures de Robin des Bois* au cinéma Normandie, avenue des Champs-Élysées. Sur l'écran qui semble immense, Errol Flynn en Robin est plus vrai que nature. Un souvenir qui me marquera à jamais : l'entrée fracassante du prince des voleurs dans la salle de banquet où ripaillaient le Prince Jean, messire Guy de Gisbourne, lady Marian et les chevaliers saxons. Robin avait un daim sur les épaules.

En sortant du cinéma, mon père avait souri.

— Tu as vu l'heure ?

Il portait la montre d'Errol Flynn.

*

Le lendemain, nous déjeunions chez mon grand-père paternel à Saint-Maurice, l'illustre Domenico Lombardi, un ancien de la légion garibaldienne, reconverti dans la fumisterie, sosie d'Errol Flynn à trente ans, au même titre que l'acteur Amedeo Nazzari, surnommé « l'Errol Flynn transalpin ».

J'aime les coïncidences. Elles s'amuse avec le destin, qui est la cohérence des dieux, et la destinée, qui est l'inco-

hérence des hommes. Ce jeudi-là, la dame de compagnie napolitaine de mon grand-père, Stefania, s'amusa à parsemer de persil mon plat de tomates, alors que je détestais le persil. J'infusais encore dans la forêt de Sherwood, un daim sur les épaules, frère Tuck et Little John à mes côtés, lady Marian à mon bras, messire Guy de Gisbourne en face de moi, prêt à en découdre, flanqué de Prince Jean. Tout cela dans une sorte de halo en technicolor. Comme si ces charmants fantômes se plaisaient à me frôler. Stefania, elle, était bien réelle.

— Ma tou dois manger lé persile, c'est très bonne pour ta santé et ton sang!

Mon sang, justement, ne fit qu'un tour. Stefania méritait d'être pendue haut et court au donjon du prince Jean.

Puis, moment crucial. L'heure des nouvelles à la TSF.

— Taisez-vous et écoutez, déclara mon grand-père.

Principale information du jour : Errol Flynn, l'inoubliable interprète de Robin des Bois, venait de succomber à une crise cardiaque. Il avait cinquante ans.

Nous étions le 14 octobre 1959. Je crus que le ciel me tombait sur la tête. Comment le héros que j'avais vu la veille si vivant, si bondissant, si séduisant, si plein de charme et de joie de vivre, était-il mort ? Allez expliquer cela à un enfant de six ans qui va pour la première fois de sa vie au cinéma !

Ce film, à mes yeux, n'était pas du cinéma. C'est bien le problème du cinéma. En vous faisant rêver, il vous enlève à la réalité ; en vous montrant une certaine réalité, il vous fait croire que vous ne rêvez pas. Comment faire la part des choses ?

— C'était toute ma jeunesse, avait dit mon père.

— Il était tellement séduisant, avait ajouté ma mère qui n'avait pas oublié la rencontre à Juan-les-Pins.

— Toi, tou n'es pas Robin des Bois ! avait braillé Stefania. Alors mange ton persile !

Mon grand-père avait pincé les lèvres. Visage de condottiere et regard émeraude, il ne disait jamais de gros mots. Mais là, sans élever la voix, il avait lâché :

— Arrêtez de l'emmerder avec votre persil.

Puis, à mon adresse :

— Cet Errol Flynn, c'était un sacré gaillard. Tu devrais prendre exemple sur lui.

Et ma mère d'intervenir :

— Je ne sais pas si c'est vraiment un exemple, grand-père Domenico. Patrick est assez turbulent comme ça. Il fait les quatre cents coups.

2

Pour mes treize ans, mes parents m'ont prêté la montre d'Errol Flynn. Elle ne fonctionnait plus. Un jour, comme Alexandre Dumas à propos de Chateaubriand, je m'étais juré d'être Robin des Bois ou rien. Inventer ma vie et ne plus écouter les grandes personnes. À treize ans, on dit n'importe quoi. Mais j'ai eu bien raison.

Comme disait ma mère, j'ai fait les quatre cents coups. J'ignorais qu'Errol Flynn avait publié un livre intitulé *Mes quatre cents coups*. C'était du Truffaut avant la lettre. Mais en plus sémillant.

La montre, elle, était rangée dans un tiroir. Je n'avais aucune envie de m'en servir. La faire réparer aurait coûté une fortune. De toute façon, Robin des Bois ne portait pas de montre. En plus, je cassais tout. Ma mère me trouvait peu soigneux, mon père me traitait de démolisseur, mes copains me jugeaient cabochard et impulsif. Au collège, les bons pères maristes disaient à mon propos :

— Avec son visage d'ange, Lombardo est un vrai démon. En plus, il est dissimulateur.

Le père d'Errol Flynn, le très honorable professeur de biologie marine Theodore Thomson Flynn, disait de son fils :

— Errol a toujours été un enfant terrible. Un vrai démon avec son visage d'ange. Il nous a donné bien du souci. Ce n'était pas un garçon facile.

*

Errol Leslie Thomson Flynn naît le 20 juin 1909 à Hobart, en Tasmanie, sous le signe des Gémeaux. Je suis né aussi un 20 juin. On connaît mal le signe des Gémeaux. Moi, je ne le connais que trop. Désinvolte, séducteur, solitaire, indépendant, inquiet, manipulateur, rêveur, entêté, hypersensible. Un signe double. Un fieffé menteur. Qui dit noir quand on lui dit blanc, qui dit blanc quand on lui dit noir.

— L'esprit de contradiction, disait ma mère.

À trois ans, Errol nage comme un poisson. La plage de Sandy Bay est son aire de jeu. S'il s'entend bien avec son père, d'origine irlandaise, il se heurte à sa mère, d'origine anglaise. Ce sera toujours le cas. Son opiniâtreté ressemble à la sienne. Cela exaspère Lily Marelle Young, dont un ancêtre fut marin sur le *Bounty*, mais pas mutin. Lily est une belle femme. Son fils est son portrait tout craché. Pour ne rien gâcher, il a hérité de son esprit fantasque. Mais Lily, au lieu de s'en réjouir, l'enguirlande et lui administre le fouet. C'est un capitaine Bligh en jupon. Toujours la menace à la bouche. Lors de ses voyages à Paris ou à Londres, pendant que Theodore étudie des spécimens marins, elle prend des amants. Flynn aura de qui tenir.

Il écrira à propos d'elle: « Je ne l'ai jamais appelée maman. Pour moi, et c'était aussi sa volonté, je l'appelais "Mère". »

Quand Errol se passe la figure au cirage en criant qu'il est un aborigène ou quand, invité par des voisins, il précipite tous les enfants dans un bassin, Lily lui flanque une

correction. Elle veut le dresser. Rien n'y fait. Errol est ainsi. C'est un diable de Tasmanie.

*

Lorsque je revenais de l'école, ma mère ne s'intéressait plus qu'à Marie. Ma sœur braillait dans son berceau, joufflue et frisée. Tout le monde la trouvait adorable. Dès que ma mère s'absentait, je pinçais l'adorable. Elle hurlait. Les premières gifles de ma mère me renseignèrent sur ses dispositions à mon endroit.

Une fois, chez mon grand-père maternel, à Bois-Colombes, j'avais refusé d'apprendre ma table de multiplication. Ma mère m'avait enfermé dans la cave. Dans la cave, il y avait une chaudière au ronflement infernal. Mon oncle m'avait dit que c'était le diable. Malgré mon appréhension, je n'avais pas bronché. Ma mère avait fini par céder.

— Tu parles d'un outil, disait-elle.

Une autre fois, pendant le dîner, je m'étais moqué de mon grand-père qui faisait du bruit avec sa bouche lorsqu'il engloutissait des tranches de jambon, un jambon qu'il faisait sécher dans les toilettes, au-dessus des cabinets à lunettes de bois poli. En faisant le dégoûté, j'avais imité sa mimique. Une claque retentissante m'avait séché net. Ma mère avait la main leste.

Une autre fois encore, j'avais prononcé le mot « juif ». De nouveau une claque. J'avais protesté :

— C'est papy qui dit ça !

J'ignorais que mon grand-père maternel, ancien Camelot du roi, était antisémite et qu'il avait eu des problèmes à la Libération. En revanche, ce que je n'ignorais pas, c'est que Robin des Bois ne faisait rien pour moi.

Après m'être fait renvoyer de deux écoles, on m'expédia en pension au Chambon-sur-Lignon. C'était en hiver. Tout était gris et gelé.

Six mois plus tard, mes parents vinrent me chercher. Aucune effusion. Dieu sait pourtant si j'avais eu envie de courir vers eux et de tomber dans leurs bras. J'apprenais la distance.

Ma mère et moi n'avons jamais reparlé du Chambon. Cette blessure que je portais en moi, elle la portait aussi. Trente ans après, j'appris que mon départ pour le Chambon était lié à un problème entre mes parents. Ce n'est pas ma mère qui avait donné un coup de canif au contrat, mais mon père. J'étais une victime collatérale. Ma mère se méfiait des hommes. Je n'échappais pas à cette proscription. J'étais dans l'œil du cyclone.

*

À six ans, le petit Errol fait sa première virée en bateau, seul, peinturluré tel un pirate. Il prend le large et revient très tard, aussi fier que Long John Silver. La mer sera son île au trésor.

Dans la foulée, il se lie d'amitié avec la fille d'une amie de sa mère, Nériida, qui lui montre la différence entre un garçon et une fille. Tous les garçons ont connu ça. Moi, c'était à Vallauris, avec Fleur, la fille d'un potier qui travaillait avec Picasso.

— Si tu me montres la tienne, je te montre la mienne.

Croyant avoir découvert quelque chose d'inédit, Errol en fait part à sa mère qui le taloche et le traite de petit dégoûtant. Il s'enfuit dans sa chambre en sanglotant. J'ai vécu la même mésaventure après avoir écrit une lettre à

une voisine, Anne, très mûre pour son âge, dotée d'une forte poitrine, où je disais que je lui « léchais les nichons ». J'avais planqué la lettre derrière un radiateur du bureau de mon grand-père paternel, près de son atelier de fumisterie. C'est lui qui découvrit la lettre. Quand il la remit à mes parents, mon père éclata de rire. Ma mère, pas du tout.

— Tu parles d'un outil.

À la suite de sa déconvenue, Errol disparaît. Marri, révolté par tant d'injustice, sans cesse enguirlandé et montré du doigt, surtout depuis la naissance de sa sœur Rosemary, il est allé se réfugier au faîte d'un arbre. Il y restera trois jours et trois nuits. À bout de forces, il consent à descendre de son perchoir. Sa mère l'étreint de toutes ses forces et éclate en sanglots. « Elle devait m'aimer un peu », écrira-t-il plus tard. Il n'en a jamais été certain.

À douze ans, il observe un groupe de canards se disputer une couenne de lard. Il constate que, à peine la couenne engloutie par le canard, elle lui ressort par le derrière. « Combien de temps, se demande-t-il, faudrait-il à cinq ou six canards pour se régaler successivement du même festin ? » Il décide de vérifier. Il attache un morceau de couenne à une ficelle et le voit passer de l'un à l'autre canard. Une sorte de collier vivant. Le professeur Theodore Thomson Flynn, autorité reconnue dans le domaine des animaux aquatiques et des marsupiaux, n'apprécia guère les expérimentations de son fils. C'est une des rares fois où il le frappa à coups de parapluie.

Pour son âge, Errol est grand et costaud. Il se console dans les bras de la bonne de ses parents, Carrie, une ribaude qui l'initie aux plaisirs de l'amour. Moi, c'était avec Ursula, une Allemande coiffée en Papoue, qui me la touchait le soir pour m'aider à m'endormir. Quand ma mère eut vent de

ses méthodes thérapeutiques, Ursula fut priée de retourner dans le Wurtemberg à la vitesse grand V. Pour la peine, je n'ai jamais appris l'allemand. Je n'ai appris qu'une chose : ne jamais avoir l'air de ce que l'on est vraiment.

*

Ce qui peut passer dans la tête d'un ado. Maman, je vais te mater. Maman, je n'accepte plus tes remontrances. Maman, je suis un homme. Et ce sentiment entêtant de ne pas être aimé. Selon certains psychanalystes, tout se joue avant cinq ans.

Pendant un temps, les Flynn séjournent en Angleterre. Errol est élève au South-West London College à Barnes. Après d'innombrables fugues et bagarres, il est mis à la porte. Un autre établissement ? Un autre renvoi. Les Flynn sont atterrés. Comment ont-ils pu pondre un monstre pareil ?

Je ne déparais pas. Comme disait mon père, je les accumulais. J'avais desserré le frein de la voiture dans une pente à Saint-Maurice, j'avais traité ma maîtresse de connasse, je me battais dans la cour de récréation avec le gros Ivanovic, un Yougoslave qui collait ses malabars sur mon cartable.

Ma mère, pour la énième fois, répétait :

— Qu'est-ce qui m'a fichu un outil pareil ?

De retour en Australie, les Flynn expédient Errol dans un collège de Sydney. Au lieu de se distinguer par des expériences qui, selon les espoirs de son père, en eussent fait un intellectuel de haute grasse, Errol séduit Elsie, une femme de l'administration qui a le double de son âge, brille en natation, en boxe, en tennis. Il sera champion junior d'Australie. Plus tard, il affirmera avoir été sélectionné en Coupe Davis. Son péché mignon, ça : une tendance à enjoliver.

Menteur, arrogant, cynique, il n'aime pas les revers : seulement les coups droits. L'accorte Elsie, avec des trémolos dans la voix, peut en témoigner :

— Ce matamore est un véritable athlète. Et quelle fougue !

Le plus extraordinaire, c'est qu'il ne ressemble pas à ce qu'il est. Lui qui ne rêve que de plaies et de bosses, il prend toujours un air innocent. Bien que timide, il s'exprime à la perfection. D'après son père, dès qu'il a su articuler, il a utilisé un langage châtié et des mots justes. L'homme qui aimait les femmes n'a jamais manqué d'être chic, smart, courtois, distingué, raffiné. Un aristocrate pur jus. Un diable au paradis.

Oui, mais. Le côté Jekyll et Hyde sera la marque de fabrique de Flynn. Avec lui, impossible de savoir sur quel pied danser. Ida Lupino l'adulait, Olivia de Havilland rêvait de l'épouser. Oui, mais. Robin des Bois est le plus délicieux des schizophrènes. Ah ! si seulement sa mère l'avait aimé !

*

Goûter costumé. Je suis Robin des Bois, en collants verts et chapeau assorti, baudrier marron, comme Errol Flynn. Deux de mes copains de l'école primaire sont de la fête. Davido, connu à Antibes, déguisé en Fu Manchu, avec qui on écumait Louveciennes, où il habitait, près de la tombe du maréchal Joffre. Le dimanche, on cassait les lampions au lance-pierre, on trichait à la fête foraine pour piquer les cadeaux de la mare magique, on se colletait avec le grand Riton, le fils du boucher, balèze et boutonneux, qui se vantait de casser des assiettes avec son engin. Un jour, on a démoli le mur du père Constantin, un ancien de 14, qui se

targuait d'avoir été blessé au front en montrant ses fesses, et qui avait lâché son chien sur nous. Un gros bas-rouge qu'on a tué à coups de bâtons. Le fils du boucher nous avait surpris. On l'avait prévenu :

— Si tu baves, il t'arrivera des bricoles.

Le grand Riton n'avait pas pu retenir sa langue. Toujours armé d'une chaîne de vélo, il effrayait les petits, se prenait pour Thierry la Fronde, nous avait dénoncés aux adultes. Avec les frères Baraduc, on l'avait attrapé et on avait mis sa virilité dont il était si fier dans le trou des chiottes. La même année, on avait vandalisé une maison dans le chemin des Gressets, en lisière de la forêt. Les gendarmes avaient rappliqué. Nos parents étaient dans tous leurs états. On n'a jamais été piqués.

L'autre copain, c'est Zif, connu aux louveteaux, patronage des Hironnelles, sosie de Gaston Lagaffe, qui n'avait pas son pareil, du côté de Vierzon, où il m'invitait parfois, à tirer les poules d'eau à la carabine à plomb et à noyer des orvets dans un broc de lait. Un week-end, on avait coupé à la machette les plantes du jardin d'hiver d'un ancien percepteur des impôts, trapu et soupçonneux, qui ne s'était pas douté une seconde, en découvrant le saccage, que nous en étions les auteurs. La mère de Zif, une grande blonde myope et sentencieuse, avait dit que j'étais un petit voyou et que désormais, elle interdisait à son fils de me fréquenter.

Non seulement on se fréquenta de plus en plus, mais on s'essaya au vol de films super-8 au Bon Marché. On multiplia les larcins. À tel point qu'on se fit piquer un soir, avant la fermeture du magasin. La police se pointa chez nous. Je reçus une bonne fessée.

— Je vais t'en donner, moi, du cinéma ! avait rugi mon père. Qu'est-ce que tu as dans le sang, bougre d'âne ?